

LE FRONDEUR

ABONNEMENT UN AN (52 N^{OS}) 15 C^{MES} = LE N^O

BUREAU RUE DE LA SÉPULTURE

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

A PROPOS DES NOUVEAUX IMPOTS



D'ANDRIMONT - Allons, Madame, encore une petite saignée, cela vous fera du Bien !

LA Ville de Liège - Hélas, cher Docteur, ne pourriez vous vous saigner un peu à ma place, vous vous portez si bien - et l'on m'a déjà tant tiré de sang !

D'ANDRIMONT - moi, Madame ! Mais je suis anémique ! Ne vous fiez pas aux apparences ! Je n'ai pas du sang pour deux sous !

LA Ville de Liège - Allons donc ! Vous en avez pour quinze mille francs par an !

ABONNEMENT :
Un an . . . fr. 7 00
France par la Poste
Bureaux
12 - Rue de l'Étude - 12
A LIÈGE
Rédacteur en chef : H. PECLERS

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ABONNEMENT :
Six mois . . . fr. 3 75
RECLAMES :
La ligne . . . » 1 60
Fait-divers . . » 3 00
On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

A propos du gaz.

M. Warnant — au lieu de garder un silence prudent sur son attitude passée dans l'affaire du gaz — a osé, à la dernière séance du Conseil communal, rappeler les efforts qu'il avait fait naguère pour faire adopter les propositions de la compagnie Orban.

« Vous avez repoussé ces propositions presque sans examen! » s'est écrié le maire dégoûté.

M. Warnant est réellement audacieux.

Nous avons cité, l'autre jour, des chiffres démontrant qu'à Cologne, en fournissant le gaz aux particuliers à un prix moins élevé que celui que la compagnie Orban proposait aux Liégeois, la ville, faisant elle-même son gaz, réalisait un bénéfice ANNUEL de plus d'un million trois cent mille francs!

Aujourd'hui, M. Richald, conseiller communal de Bruxelles, publie un travail démontrant qu'en dix ans, la ville de Bruxelles a réalisé 13,998,283 francs de bénéfice, c'est-à-dire plus que n'ont coûté toutes les installations de l'usine, canalisations, etc. Quant au bénéfice annuel, il s'est élevé, en 1885, à un million neuf cent vingt trois mille francs!

Et M. Warnant se plaint de ce que, presque sans examen, on n'ait pas voulu céder, pour trente ans, à la compagnie Orban, des pauvres petits bénéfices de ce genre!

Positivement, il y a des moments où M. Warnant paraît oublier qu'il est conseiller communal et, comme tel, chargé de défendre les intérêts de la ville.

Tactique cléricale.

Samedi dernier, *Légus*, chroniqueur de la *Gazette de Liège*, s'occupant de M. Stévant, décochait à l'honorable M. Poulet les quelques méchancetés qu'on va lire :

M. Poulet a poursuivi la même carrière; ensemble ils sont arrivés à leur rang actuel; ensemble aussi, au Conseil. Le nouvel échec n'empêche pas M. Poulet, dans l'intimité sans se répandre en propos de caserne; dans les assemblées publiques, sans se livrer, avec le manque de convenance et de savoir de l'impétuosité de bas étage, à d'ineptes sorties contre la Bible, les saints ou la foi des autres. Il n'a pas non plus, en rompant personnellement avec les pratiques de la foi, pris occasion de la naissance ou de la mort des siens, pour afficher une rupture publique avec la société chrétienne.

M. Poulet s'est ému de ces attaques et il a prié deux de ses amis de demander des explications à Mons Légus.

Mons Légus a d'abord baissé l'oreille et, dans un article inséré mardi, il a déclaré n'avoir pas voulu s'occuper de la vie privée de M. Poulet. Seulement, quand il a eu le temps de reprendre ses esprits et de revenir de sa peur, maître Légus s'est vite rattrapé et jeudi dernier il insérait la note suivante :

Nos feuilles libérales qualifient fort inexactement les quelques lignes publiées ici. Il y a deux jours, au sujet de M. Poulet, il est et doit rester entendu que cet article n'impliquait le retrait d'aucune des appréciations émises sur lui par la *Gazette*, comme on le verra bien, d'ailleurs, à la façon dont nous continuerons de juger les actes publics soit de son irrégularité, soit de sa politique.

Donc il doit rester entendu que Légus ne retire rien de ce qu'il a dit. Il n'a pas, il est vrai, parlé de la vie privée de M. Poulet, mais il a parlé de sa vie intime, puisqu'il lui a reproché de se conduire dans l'intimité comme un grossier soudard.

Cette déclaration de Légus est assurément fort nette, et elle serait même très crâne — si Légus n'avait toujours soin de se dérober dès qu'on lui demande d'assumer la responsabilité de ses paroles.

Légus, en effet, ne se bat pas. Sa religion, qui lui permet l'invective et la calomnie, lui défend de risquer sa vie précieuse.

Il y a longtemps que ces façons des plumassiers de sacristie sont connues et M. Poulet aurait tort, vraiment, de perdre son temps à demander, à des journalistes cléricaux, des explications que l'on rendra jésuitiquement injurieuses et des réparations qu'on refusera toujours d'accorder à l'insulté.

Ces attaques, au surplus, honorent M. Poulet. Elles prouvent que les cléricaux

voient en lui un adversaire beaucoup plus sérieux que ne le sont tous ces brailleurs anti-cléricaux, qui aboient à la soutane, injurient tous les curés, refrenent l'arrogance sacerdotale dans leurs discours, mais ont soin, tout de même, de faire baptiser leurs enfants, de leur apprendre les inepties du catéchisme et de la bible — et de veiller à ce qu'ils fréquentent assidument la messe. Les libéraux de cette trempe finissent toujours par revenir à l'Eglise. La *Gazette* le sait — et elle les ménage en conséquence. Mais quant aux libres-penseurs logiques, qui mettent leurs actes d'accord avec leurs principes, la *Gazette* les a en horreur, parce qu'elle comprend que ceux-là seuls sont capables de contribuer à ruiner le crédit dont jouissent encore les superstitions catholiques. En combattant M. Poulet comme elle le fait, la *Gazette* laisse trop clairement entrevoir son but — qui est de dégouter de la vie politique un des rares hommes sur lesquels le libéralisme sincère et la libre pensée puissent compter à Liège.

A M. Poulet de ne pas tomber dans le piège.

CLAPETTE.

Une civilisation avancée.

Les crimes battent leur plein. Après l'affaire du garde Noël, qui canarde à bout portant deux pauvres diables de paysans, soupçonnés de mauvaises intentions à l'endroit des lapins de garenne, nous avons eu le crime de Maxenzele, oublié aujourd'hui grâce à M. De Grand, un criminel autrement huppé que les autres.

Outre ces crimes, nous avons eu aussi des troubles engendrés par diverses causes. Dans la province de Namur, des soldats tuent une jeune fille pour sauver la vie d'un meurtrier. Dans le Hainaut, un jour de tirage au sort, des conscrits, manifestant trop bruyamment leur enthousiasme pour notre beau régime militaire, sont rappelés au calme — à coups de baïonnettes — par ces bons gendarmes, tant aimés de M. Warnant; un des jeunes gens est tué — et les gendarmes trouvent que ça lui apprendra à vivre. Enfin, partout la misère — et son plein; les salaires sont diminués et des milliers d'ouvriers sont sur le pavé, sans ouvrage et sans pain.

En présence de cette situation — dont nous n'exagérons certes pas le côté lugubre — nous croyons, afin de montrer aux Belges qu'ils sont cependant plus heureux qu'il n'y paraît, devoir reproduire les consolantes lignes ci-dessous extraites de la réponse faite naguère par le roi à ceux qui le félicitaient au sujet de son nouveau titre de souverain du Congo :

« Notre chère pays, messieurs, a dit le roi, jouit des bienfaits d'une civilisation avancée et depuis plus d'un demi siècle de paix il a accompli, dans toutes les sphères de l'activité humaine, de remarquables et incessants progrès.

« Nous devons en remercier la Providence, et j'ai pensé que dans cette situation « si favorisée », c'était peut-être un devoir de songer aux autres, aux déshérités qui, au loin, manquent encore de tous ces avantages dont nous sommes comblés. »

Sa Majesté touchant, bon an mal an, une somme qui ne s'éloigne pas sensiblement de cinq millions, trouve que tout marche à merveille en Belgique. Pour Elle, les Belges sont comblés d'avantages et leur civilisation est tout ce qu'il y a de plus avancé.

Sa Majesté, décidément, est de la famille de ce bon bourgeois qui, près d'un bon feu et chaudement enveloppé dans sa robe de chambre, trouvait la température fort supportable — alors qu'à la porte il gelait à pierre fendre.

Halte-là!

Lundi dernier, au cours de la discussion du budget communal, M. Defize a fait une déclaration qui mérite d'être relevée.

« Puisque nous sommes en train d'établir un nouvel impôt — a dit l'honorable conseiller — faisons-le un peu largement! »

Halte-là, Monsieur le conseiller, n'allons pas si vite!

Certes, si vous étiez seul à payer l'impôt, votre largesse serait un exemple de générosité fort édifiant; mais comme vous n'êtes pas précisément dans ce cas, comme c'est nous tous qui devons le payer cet impôt, que vous voulez faire si large — et par conséquent si lourd — attendez un peu, de grâce, avant de faire montre d'une largesse dont nous supporterions les frais.

Les administrations — comme les ministères — ne sont que trop tentées, quand elles créent des impôts, à faire largement, et c'est précisément à cette largesse systématique que nous devons les ruineux et inutiles ronds de cuir dont on veut enfin rogner les scandaleux appointements.

Quand M. Defize — qui est industriel — augmente les salaires de ses ouvriers, nous ne pensons pas qu'il soit d'avis de faire la chose plus largement que de raison.

Eh bien, que M. Defize, comme conseiller, ne soit donc pas plus large de nos deniers, à nous, simples contribuables, qu'il ne l'est certainement des deniers de ses associés, et nous nous déclarerons satisfaits.

Surtout pas de largesses! dans les impôts, Monsieur le conseiller; n'oubliez pas que c'est nous qui payons et que vos largesses nous mécontenteraient — largement!

CLAPETTE.

L'étonnement de la Meuse

A propos du nouveau Collège, la *Meuse* publie un article où nous trouvons ce passage :

A ce propos, quelques journaux ont manifesté leur surprise de voir des membres du Conseil, qui avaient différé d'opinion dans des circonstances récentes, se réunir dans une même administration. Singulière théorie que celle professée par ces journaux!

Ainsi, parce que des libéraux, tous dévoués à leurs opinions, se seraient trouvés en désaccord sur telle ou telle question, ils ne pourraient plus se rencontrer dans un même Collège lorsque cette question a été résolue par le Conseil communal!

Cette théorie, dans un Conseil aussi divisé que le nôtre n'aurait d'autre conséquence que de rendre impossible la constitution d'un Collège, quel qu'il soit.

Les honorables membres qui composent la nouvelle administration ne se sont pas souvenus de leurs divergences d'hier; après la démission volontaire de l'ancien Collège, ils ont compris la nécessité de se grouper pour en former un nouveau, répondant ainsi d'une façon péremptoire, à ces accusations d'impuissance que formulait contre le Conseil « homogène » les adversaires de l'opinion libérale. L'espoir que ceux-ci manifestaient déjà de pêcher dans l'eau trouble d'une dissolution est complètement déçu. Le Conseil a retrouvé une administration forte, capable, dirigée par un chef expérimenté.

La théorie que la *Meuse* trouve singulière n'est que la théorie du régime représentatif et n'a rien de neuf.

L'étonnement de la *Meuse* seul est étonnant, car, de tout temps, il a été admis que les membres d'un collège important, comme ceux d'un ministère, doivent être d'accord sur les principales questions politiques.

Or, nous l'avons démontré, les membres du Collège ne sont, en politique, d'accord sur rien du tout.

« Les membres du Collège, dit la *Meuse*, ne se souviennent pas de leurs divergences d'hier. »

Possible, mais une circonstance fortuite peut les forcer à avoir meilleure mémoire.

Cette circonstance s'est, d'ailleurs, déjà produite lundi dernier.

Au Conseil communal, M. Hanssens a été vivement attaqué au sujet des mesures qu'il a prises en vue de la rentrée du prêtre dans les écoles.

Or, si ces critiques s'étaient produites huit jours plus tard, si elles avaient été formulées de façon à amener un vote de blâme ou d'approbation — chose fort possible — MM. Stévant et Reuleaux, adversaires décidés de la rentrée du prêtre, devaient, dès la première séance, lacher leur collègue — et le Collège était de nouveau disloqué.

On voit que la *Meuse* a tort de s'étonner de notre étonnement.

Nous n'en souhaitons pas moins au nouveau Collège une vie heureuse jusqu'aux prochaines élections — mais nous craignons fort que notre vœu ne soit pas exaucé.

Tous les membres du collège sont, nous l'avons dit, des hommes de mérite, mais, malheureusement, ils ne peuvent guère s'entendre en politique. En tous cas — quoi qu'en dise la *Meuse* — nous sommes, en voyant MM. Léo Gérard, Reuleaux, Hanssens et Stévant dans le même Collège, aussi étonnés que nous pourrions l'être si l'administration communale de Liège en arrivait à être composée de MM. Poulet, Florent Raikem, Frère-Orban et Lambert Flechet.

CLAPETTE.

A l'Hôtel de Ville.

Monsieur V. D. B. (rien de Van den Born de la *Meuse*) est attiré devant la justice pour avoir déchiré des feuillets des livres de l'état civil autrefois tenu par messieurs les curés.

M. V. D. B. est de ceux qui regrettent ces

beaux temps. En effet, il aurait pu alors se livrer à son petit commerce sans que dame Thémis y frottât la pointe de son glaive.

Le petit commerce de ce monsieur, outre le commerce de cages et autres outils d'oiseleurs, était de composer des généalogies et chose plus grave, de fournir des pièces pour prendre possessions de succession. Ces services étaient largement rétribués et recevaient jusqu'à 25,000 frs. d'une seule affaire. A l'hôtel-de-ville, on le laissait fouiller partout et on lui permettait de rester seul, après la fermeture des bureaux, en tête-à-tête avec les livres de l'état civil.

N'était-ce pas dangereux? Un nom, une initiale même, ne pourraient-ils se trouver changés et ainsi faire revenir une succession à une famille lorsqu'elle appartenait à une autre? Il y aurait donc plus qu'une imprudence de la part de messieurs de l'Hôtel-de-Ville d'avoir de pareilles complaisances pour les intéressés. Espérons que cela n'arrivera plus à l'avenir.

Mais, aujourd'hui que l'on connaît la manière d'opérer du généalogiste en question, reviendra-t-on sur les décisions que les tribunaux ont prises en vertu des pièces fournies par ce personnage cléricale.

Là, se présente une question plus grave et qui, nous semble-t-il, mérite d'attirer l'attention de qui de droit.

X.

PUBLICITE

Nous croyons devoir rappeler que toutes les communications relatives aux réclames et annonces que l'on désire faire insérer dans le *Frondeur*, doivent être adressées à l'administration du journal, rue de l'Étude, 12.

Nous croyons devoir faire remarquer en même temps aux négociants, restaurateurs et en général, à toutes les personnes qui usent de la publicité des journaux, que le *Frondeur* — répandu dans tout le pays et en tous les plus lus des journaux de Liège — reste, en sa qualité de journal hebdomadaire illustré, en circulation pendant toute une semaine et qu'il est même souvent conservé en collection. On peut donc affirmer que l'annonce dans un seul numéro du *Frondeur* équivaut à l'insertion d'une annonce dans un journal quotidien pendant toute une semaine.

Le tarif des annonces est publié en tête du journal, mais lorsqu'il s'agit de plusieurs insertions de notables réductions peuvent être faites.

Le texte d'une annonce doit être adressé le jeudi soir au plus tard à l'administration, pour être inséré dans le numéro paraissant la même semaine.

Le faux Pisistrate.

Ah! oui, que c'était un rude piocheur, ce Pisistrate Clampin, orgueil de la souche des Pépinières Clampin, dont le berceau était à Montélimar! Mais quelle bête de piocheur! Ce n'était pas par un noble amour de l'étude que ce farouche étudiant se ruait sur les *Pandectes* et se gorgeait d'institutes à s'en faire éclater, mais dans le but ridicule de briller à ses examens. Il rêvait de rentrer dans sa patrie avec un collier de boules blanches et d'y être nommé magistrat. Il en est cependant comme cela à qui le frisson de la vingtième année ne fait passer dans les cheveux qu'un glorieux désir d'envoyer leurs contemporains aux galères! On naît procureur comme on naît poète. Moi, j'aimerais mieux être né rotisseur, surtout aux heures du repos. La nuit, Pisistrate avait des cauchemars d'innocents échappant à ses réquisitoires. Comme les chiens de chasse, qui, en sommeillant l'hiver, sur les chenêts, donnent soudainement de la voix, à la poursuite de quelque chevreuil imaginaire, on l'entendait glapir les mots à peine distincts de prévenu, accusé, vindicte publique, suprême expiation, messieurs les jurés, etc... Il était positivement un des plus brillants espoirs de la faculté où l'on apprend à distinguer le juste de l'injuste, et à la défendre indifféremment.

Jacques aussi faisait son droit à cette époque-là. C'était entre son départ de l'armée et son entrée dans la maison Crépinit, Cascamille et C^{ie}. Sa mère avait pensé un instant à en faire un ministre de la justice. Car cette excellente femme ne concevait son fils qu'au sommet des carrières dans lesquelles elle le lançait. Pieuse et chère illusion de la plus sainte, mais de la plus aveugle des tendresses! Jacques se préparait d'ailleurs à cette magistrature suprême, en suivant les cours du soir pour adultes chez M. Bullier, et en prenant, le jour, des répétitions dans les brasseries les mieux achalandées. Comment avait-il rencontré Pisistrate? non pas assurément en prenant avec lui le chemin de l'école, mais tout simplement parce qu'ils logeaient dans le même hôtel. Il n'avait pas d'ailleurs assez de

railleries pour son studieux voisin, et pour les projets matrimoniaux du jeune Clampin. Car une autre turlutaine de cet imbécile était de se marier, aussitôt docteur en droit, comme si les grades universitaires étaient une préparation suffisante à l'action la plus louable, mais la plus embêtante de l'existence tout entière, comme si une vie complète était de trop pour se faire à l'idée d'un tel dénoûment ! — Parlez-moi de la répétition générale du mariage ! On ne saurait la trop faire durer. Mais croyez-moi, ne jouez jamais la pièce ! — Vous savez au moins, que cet immoral propos n'est pas de moi, mais de mon ami Jacques, qui le redisait sans cesse à son camarade. — Oui, mais il paraît que les Crépines Clampin mijotaient à leur héritier un admirable hyménée, et lui gardaient là-bas un riche parti.

Pisistrate, il est vrai, ne savait même pas le nom de cette future mystérieuse. Mais que lui importait ? Ce n'était plus la femme qu'il voyait dans le mariage, mais le mariage lui-même brûlant pour cette institution surannée d'un feu plus chaste, plus platonique et mieux épris que celui même qui consumait le vertueux Hippolyte pour la pure Arieie.

* * *

Eh bien ! qu'as-tu ce matin, mon pauvre Pisistrate ?

Ah ! mon cher Jacques quelle tuile !

Un créancier furieux ?

Ne dis donc pas de bêtises. C'est mon tailleur qui me doit une culotte et demie, d'après notre dernier compte.

Que diable pourrais-tu mettre dans la demie ?

Mais pourquoi cette figure consternée ?

Tiens lis ! C'est de mon père !

Et Pisistrate tendit à Jacques la lettre suivante au timbre de Montélimar, et dont l'enveloppe fleurait le nougat familial :

« Mon cher enfant, tu ne connais ni ta tante Sergent, de Carcassonne, ni sa fille Amélie, ta cousine. Ta tante t'a bien vu autrefois, mais quand tu avais deux mois, et ne te remettrai pas, bien que tu fusses déjà studieux à cet âge et l'exemple des autres petits enfants au biberon. Ces deux dames qui n'ont jamais vu Paris, désirent visiter les merveilles de la capitale : la charpente de fer du temple, la statue de Henri IV sur le pont neuf, les jardins du palais royal et Mlle Thérèse.

« Je compte sur toi pour les piloter dans la grande ville, pendant le jour, et pour les défendre, le soir, des attaques nocturnes dont il paraît que vous êtes infestés, particulièrement de la part de malfaiteurs.

« Tes deux parentes arriveront demain, 15 avril, par le train de six heures du soir. Ne donne leurs paquets, au débarcadère, qu'à un commissionnaire que tu connaîtras bien, parce qu'il y a dedans des confitures pour toi. Nous t'embrassons par la pensée.

Ton père pour la vie,
Onésime CLAMPIN.

— Et bien ! mais ! dit Jacques, voilà qui ne paraît pas déplaisant le moins du monde. Pour un flâneur comme toi, peut-être. Mais pour moi, c'est la mort de mon examen.

— Ta cousine est peut-être jolie.

— Tu sais bien que mon cœur est à une autre, que je ne connais pas, il est vrai, mais à qui j'ai juré, par avance, une fidélité éternelle ! Ma femme ! ma chère femme ! la mère de mes enfants !

— Et des siens, surtout !

— Sceptique ! Mais c'est une abominable corvée qu'on me donne là !

— Dis donc, camarade, je crois bien, comme ton vénéré père, que ta tante ne te reconnaîtrait pas. Ta cousine encore bien moins. Veux-tu que je prenne ta place et que je leur fasse, les honneurs du temple du palais-royal, de Henri IV et de Thérèse ?

— Quoi ! Jacques ! tu pousserais le dévouement jusque-là ?

— Plus loin encore, mon vieux Pisistrate !

— Ah ! tiens, je t'avais mal jugé, et tu es un véritable ami !

Le lendemain, Jacques était appelé gros comme un bras : mon cher neveu et mon cher cousin. Pisistrate, par deux dames débarquant à la gare de Lyon.

* * *

Je vous dois bien un bout de photographie de deux voyageuses.

Mme Sergent qui n'avait que trente-huit ans et qu'un veuvage précoce avait embaumée dans une jeunesse prolongée, était une grassouillette personne, bien en chair, avec de beaux yeux provençaux, noirs et brillants, coquette encore, et enfermant avec une méthodique cruauté, dans un corsage qui en pétait aux alentours, les rebondissements d'une gorge toujours en insurrection.

Ajoutez à cela des dents superbes, de beaux cheveux dont, çà et là, l'ombre était traversée par un fil d'argent comme la nuit par un rayon de lune, des pieds et des mains de toulousaine, un bon rire un peu bête, mais sonore et franc. Mlle Amélie promettait d'être un jour charmante, mais ses formes attendaient encore le relief fascinateur et ne se dessinaient qu'avec des maigreurs adolescentes, bien que pures déjà et d'un très noble dessin. Mélancolique avec cela, de physionomie poétique, comme on dit là-bas et romanesque comme il vaudrait mieux dire.

Et maintenant, vous connaissez assez Jacques pour avoir deviné sur laquelle de ces deux femmes il avait, au premier coup d'œil, jeté son dévolu.

Il avait, en effet, l'honneur de penser comme Balzac à l'endroit de la beauté.

Ton cousin est vraiment adorable, avait dit à sa fille, dès le premier soir, Mme Sergent.

Il a l'air bien polisson maman, avait objecté timidement la jeune Amélie.

Tous les jeunes gens de Paris sont comme ça, ma poulette, mais c'est un genre qu'ils se donnent et ils n'en sont pas moins sages pour cela. Tu sais bien que ton oncle Clampin t'a dit maintes fois de Pisistrate. Ce garçon qui te semblait si léger tout à l'heure, est un bourreau de travail. Il sait déjà son droit à envoyer au bain, tous les innocents qu'il voudra ! Seulement, il ne se croit pas obligé d'avoir un air sérieux et désagréable. Il cache de solides principes et une sérieuse instruction sous les dehors de l'homme du monde. Décidément il est adorable, trop adorable même pour se marier si tôt.

Cependant, ma mère...

— Voyons ! rien ne presse, Amélie, et puis d'ailleurs, il n'a pas l'air de te plaire beaucoup.

— Dame, il ne fait attention qu'à vous.

— Ce n'est pas à sa future directement, mais à la mère de celle-ci qu'un jeune homme bien élevé fait sa cour.

Cependant ce n'est pas sa belle-mère qu'il épousera.

— C'est précisément pourquoi il doit s'en faire aimer à l'avance, en entreprendre la conquête.

Quant à sa femme, il n'a pas besoin de s'en occuper, puisque c'est par devoir et en vertu du code qu'elle est obligée de l'aimer.

Dire que Mlle Amélie, parfaitement révoltée des prévenances dont Jacques entourait sa maman et de l'indifférence parfaite qu'il témoignait à ses propres charmes, était convaincue par ce raisonnement, ce serait mentir comme un cent de dentistes.

Mais combien Mme Sergent s'applaudissait d'être venue à Paris.

* * *

Et bien ! oui, et après ? Une femme veuve depuis quinze ans, longtemps enfermée dans les étouffements de la vie de province, en pleine maturité de santé et de beauté, est-elle donc absolument inexcusable de s'être laissée griser par l'atmosphère troublante de Paris, par les premières bouffées odorantes du printemps, par les propos passionnés et les tolles tendresses d'un joli garçon sérieusement épris ? Moi, je vous avoue que je ne lui en veux pas du tout à cette brave Mme Sergent. Elle vit mal Henri IV, le temple et le Palais-Royal, et n'écoute Thérèse que d'une oreille distraite, ce qui est un tort. Mais elle n'en trouva pas moins la capitale, comme ils disent encore à Carcassonne et à Montélimar, un séjour délicieux et même au-dessus de sa réputation ; car, sur aucun guide, même Jeanne, elle n'avait trouvé le programme des distractions que Jacques lui prodigua avec la générosité de la vingt.

— Ah ! mon cher petit Pisistrate, lui dit-elle un jour, comme tu as bien raison de ne pas te marier ! Certainement Amélie est charmante, mais, va, ne la regrette pas !

— Je n'y ai jamais pensé une minute, je vous le jure, mon Elodie adorée !

— Oui, mais ton père y avait pensé pour toi.

Ce mariage mystérieux dont il t'entretenait à mots couverts, ce magnifique parti qu'il te faisait espérer, cette femme adorablement riche à laquelle, disais-tu dans tes lettres, tu pensais sans l'avoir vue jamais, c'était ma fille, ta cousine Amélie.

Et Mme Sergent, mettant ses deux mains sur son beau visage rougissant :

— Hélas ! ajouta-t-elle tout bas, tu ne peux plus être mon gendre maintenant. Pauvre enfant ! C'était un million que te coûtait ma faiblesse !

— Fichtre ! peuss Jacques, j'ai fait une belle affaire, et c'est le vrai Pisistrate qui va être content !

* * *

Ces dames étaient reparties depuis huit jours, quand Pisistrate Clampin reçut l'épître suivante, toujours au timbre de Montélimar, mais dont le parfum de nougat semblait avoir renci :

Monsieur,

Vous êtes le dernier des drôles. J'ai confessé votre tante Sergent, car je n'étais pas la dupe des obstacles imaginaires qu'elle accumulait tout à coup au-devant de mes projets les plus chers. Elodie est très pieuse. J'ai fait appel à sa sincérité et à sa foi. Elle m'a tout avoué. Comment, malheureux, vous n'avez pas eu de honte ! une femme respectable ! votre parente !... La mère de votre fiancée !... Pouah. Allez appliquer où vous voudrez, les lois de votre pays, ces lois dont vous avez violé la plus sainte, mais je vous interdis le seuil de notre vertueuse Provence et je vous envoie ma malédiction.

Votre père, mais non plus pour la vie,

ONÉSIME CLAMPIN.

Pisistrate faillit tomber à la renverse. Bien que très borné, il comprit que Jacques avait odieusement abusé de la situation. Furieux, il courut à la chambre de son voisin et l'accabla d'injures.

Jacques, très philosophe, se laissait pa-

tiement insulter tout en roulant une cigarette. Mais enfin, Pisistrate ayant dépassé la mesure et lassé sa magnanimité :

Monsieur Pisistrate, finit-il par lui dire avec une gravité lente, je vous ferai observer que pour un homme qui parle si haut de la famille, vous êtes en train de manquer de respect à votre oncle !

ARMAND SILVESTRE.

Chronique des Théâtres.

Théâtre Royal.

L'accueil fait par le public liégeois à l'œuvre de Léo Delibes a été, il faut bien le reconnaître, assez froid. C'est à peine si les plus jolis passages de cette intéressante partition ont été soulignés de quelques bravos et le bon public, que nous avons vu si prompt à s'enflammer naguère pour un septuor italien naturalisé russe, est resté absolument froid devant les pénétrantes mélodies de *Lakmé*. La salle — cela se voyait — n'avait pas été chauffée par une grande dame piquée d'une tare musicale.

A notre avis, le public a eu tort, car *Lakmé* est une œuvre charmante, véritable type de l'opéra comique français modernisé par une orchestration plus complète que celle des anciens ouvrages des Auber et des Boïeldieu, mais imprégné quand même de l'esprit et de la grâce qui caractérisent l'art français.

Il est possible, du reste, que les artistes du Théâtre Royal aient été pour quelque chose dans cette indifférence du public — et, dans ce cas, la chose s'expliquerait jusqu'à un certain point, car l'interprétation n'a pas, loin s'en faut, été irréprochable. Hâtons-nous, cependant, de mettre hors cause M^{lle} Wilhem, qui non seulement a chanté avec une rare virtuosité — un rôle qui semble, il est vrai, écrit spécialement pour elle — mais qui a révélé un tempérament dramatique dont personne ne soupçonnait l'existence. Le célèbre air du second acte, un feu d'artifice de notes piquées, a été fort brillamment enlevé par M^{lle} Wilhem, mais nous préférons, quant à nous, les quelques phrases, admirablement poétiques, qu'elle murmure à la fin de ce même acte aux oreilles de Gérard — phrases qui, il est vrai, ont paru banales quand elles ont été répétées par M. Laurent. Celui-ci, d'ailleurs, a été très faible, et puisque nous sommes forcés de parler de cet artiste, nous allons dire une bonne fois tout haut, ce que bien des habitués du Théâtre en disent, depuis longtemps déjà, à savoir qu'il est devenu absolument insuffisant. C'est pénible à dire, mais c'est ainsi ; M. Laurent n'est plus, au point de vue vocal, que l'ombre de lui-même. On peut dire de lui, somme toute, ce que l'on a dit longtemps à Liège d'un de nos bons députés : « c'est un orateur remarquable, il ne lui manque vraiment que la parole. » M. Laurent est un ténor remarquable, artiste intelligent, bon comédien, bref, c'est le plus idéal des ténors — seulement il n'a pas de voix. Presque à chaque représentation, à présent, M. Laurent reste à quia, ou extirpe péniblement de son gosier, au lieu de la note attendue, un chat de la plus belle venue. Ce n'est plus un gosier que possède notre premier ténor, c'est toute une gouttière. Aussi, il règne dans la salle un véritable sentiment de malaise, chaque fois que M. Laurent commence un air dont, toujours, on craint qu'il ne se tire point sans couacs. Dans *Lakmé*, encore, ce fait s'est produit — et, franchement, il se renouvelle un peu trop souvent pour que nous puissions garder plus longtemps le silence sur l'insuffisance d'un artiste, intelligent et consciencieux, nous le répétons, mais usé.

Des autres artistes qui ont interprété *Lakmé*, nous pouvons citer avec éloge, M^{lle} Flavigny-Thomas, une très agréable miss Ellen, M^{lle} Walter, très spirituelle, comme toujours, et M. Falchiéri qui se sert admirablement de ce qui lui reste de voix. Quant à M. Marris, il ne s'est guère distingué que par son manque de distinction. L'orchestre a été bon, bien que parfois M. Cambon, en précipitant trop le mouvement, ait modifié le caractère essentiellement poétique de la musique de Delibes. La mise en scène est en tous points remarquable. Des réclames spéciales sont dues, sur ce point, à M. Verellen — à qui l'on doit, d'ailleurs, savoir gré d'avoir fait connaître au public liégeois une œuvre de valeur — que l'on ira revoir, nous en sommes certains. CLAPETTE.

Pavillon de Flore.

Nous avons assisté, jeudi dernier, à la première représentation des *Lettres anonymes*, comédie en 1 acte de M. Duesberg.

Cette comédie est en réalité un petit mélodrame, mettant en scène les catastrophes qui peuvent résulter de l'importance attachées à des calomnies anonymes.

La pièce dénote, chez son auteur, une entente scénique incontestable. Malheureusement, dans le fond comme dans la forme, la pièce est vieillotte. L'auteur, ce nous semble, a lu beaucoup et n'a pas assez étudié ses personnages d'après ce que Zola appelle le document humain. Aussi, les personnages de M. Duesberg parlent-ils une langue conventionnelle qui est loin du langage usuel.

Un peu d'observation et quelque vivacité d'allure ferait, pensons-nous, le plus grand bien à M. Duesberg, qui, nous le répétons, n'est pas dénué d'habileté au point de vue de la science de la scène.

C.

Eden-Théâtre.

La représentation du 21 février, postposée à cause de la mort du regrettable propriétaire du *Casino Grétry*, M. Victor Wéry, père, aura lieu le 28 courant, et rien ne sera changé au programme que nous avons publié.

On donnera donc : *Pol Lambert*, drame en deux actes de Jos. Demoulin, et deux tableaux populaires de H. Baron, *Li Tarpresse di kwargeux* et *Li Coqmar di keuwe*.

Il y aura, en outre, un brillant intermède.

Bibliographie.

La Vie sociale, par YSIOLA, belle édition à 1 fr. 25, sortant de l'imprimerie Mayer et C^e, renfermant la matière de plus de 20 volumes dans un seul.

C'est la vie prise dans tous les coins, jetée à la face de tout le monde dans un style nouveau, original, alerte, élevé.

Toutes les questions d'économie sociale à l'ordre du jour y sont traitées et résolues avec beaucoup de hardiesse et d'assurance et pourront être appréciées par chacun, selon son milieu, ses convictions ou ses intérêts.

L'auteur y démontre que le socialisme bien appliqué est pratique, réalisable et avantageux à toutes les classes. Il y abien quelques réserves à faire, sur de timides velléités protectionnisme de l'auteur, mais, en somme, l'ouvrage est intéressant et mérite d'être lu.

En vente chez Désiré, rue Lulay, 3, Liège.

Théâtre Royal de Liège.

Direct. PAUL VERELLEN.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 28 Février

Le Songe d'une Nuit d'été, opéra comique en 3 actes, musique de Thomas.

Les Rendez-vous bourgeois, opéra comique en 1 acte.

Lundi 1^{er} Mars

Représentation extraordinaire avec le concours de M^{lle} Von Edelsberg, première chanteuse du Théâtre Italien de Milan et de l'Opéra Impérial de Berlin.

Faust, grand opéra en 5 actes et 10 tableaux, musique de Charles Gounod.

Vendredi 5 Mars

Représentation au bénéfice de M^{lle} Chassériaux, 1^{re} chanteuse.

Aida, grand opéra en 4 actes.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Is. RUTH.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 28 février et lundi 1^{er} mars

Les Petits Mousquetaires, opéra comique en 3 actes, musique de Varney.

On commencera par :

La Mère du Condamné, drame en 3 actes et 4 tableaux.

Jeudi 4 mars

Représentation au bénéfice de M. E. Vissière, baryton.

Institut POSTULA

Préparation aux Ecoles spéciales de l'Etat. — S'adresser au directeur, rue Chevaufosse, n° 11.

Bijouterie, Horlogerie, Orfèvrerie.

F. Deprez-Servais

BREVETÉ DU ROI

29, Rue de la Cathédrale, 29
VIS-A-VIS DE L'ÉGLISE SAINT-DENIS
Liège.

Beaux choix de Montres à remontoir en or, argent, niellé et nickel (nouveau). Montres en acier brouillé, émaillé, chrysocale, à jeu dit Roulette à boussole (pour touristes et voyageurs), à cadran lumineux, visible la nuit, à seconde indépendante, Chronomètre et Répétition (pour docteurs et chimistes). Pendules en cuivre, marbre et bronze artistique. Régulateurs, Réveils, et Horloges avec oiseaux chantant les heures, Pendules-Médailles à remontoir, système breveté appartenant à la maison, Montres Thermomètre, etc.

Baromètres métalliques, précision garantie.

Bijoux riches et ordinaires, Broches, Bracelets du meilleur goût, Bagues et Dormeuses montées en perles fines, en diamants, brillants, saphir, émeraudes, turquoises, etc., pour cadeaux de Fête, Fiançailles et de Mariage. Orfèvrerie, Couverts d'enfants, Timbales d'argent et Hochets pour cadeaux de Baptême.

Bijoux et pièces d'Horlogerie sur commande.

Taverne de Strasbourg

Dimanche, lundi et jeudi, à 8 heures du soir, concert de symphonie.

Lecteurs ! si vous voulez acheter un parapluie dans de bonnes conditions, c'est-à-dire élégant, solide et bon marché, c'est à la Grande Maison de Parapluies, 48, rue Léopold, qu'il faut vous adresser. La maison s'occupe aussi du recouvrement et de la réparation. La plus grande complaisance est recommandée aux employés mêmes à l'égard des personnes qui ne désirent que se renseigner.

Liège. — Imp. Émile Pierre et frère.



Folie — Je n'en puis plus! c'est surtout le déficit dont vous m'avez chargé qui me pèse!

Potentaster — Allons, un peu de courage! Tout cela vous sera compter au Paradis! hve!!